

LE PHYSIS DE LA CRÉATION

Daniel VIGHI*

Aujourd'hui, nous vivons de manière différente. Ce changement profond des mentalités, de la manière de se rapporter au monde et à ses valeurs, met la littérature dans d'autres relations avec elle-même. Le rapport à soi-même de la littérature suppose un reflet implicite de la réalité parce que, en fin de comptes, le vrai enjeu de la littérature appelle une manière différente de voir par soi-même le monde. En réfléchissant sur ses propres ressorts, la création littéraire change de position face au réel, avec tous ses méandres.

Nous connaissons la réalité grâce à la littérature, dans la mesure où celle-ci garde sa position à part. Une première chance pour marquer cette différence apparaît quand la littérature se regarde elle-même et les mécanismes qui la constituent. Si la littérature – comme métalittérature implicite – est aveugle, tout est aveugle et le monde est bien loin. Ces choses sont si évidentes, qu'on ne les aperçoit plus dans leur simplicité gèneine.

Ainsi, les ressources de l'originalité, aussi peu nombreuses qu'elles soient, peuvent être récupérées par l'autoréflexion, dans la mesure où elles peuvent donner à la création une dimension métalittéraire implicite. L'authenticité, la nouveauté, l'originalité sont des mots vides de sens; pourtant, leur force naît, si elle peut naître, dès que l'on assume l'implicite métalittéraire. Pour moi, *le physis* de la littérature est, comme je l'ai dit, métalittérature implicite en tant qu'expression vive d'une expérience vive. Ceux que Platon et Aristote nommaient *physikoi*, ceux qui plongent dans *le physis* et arrivent à le connaître, ce sont des écrivains.

Un écrivain qui plonge dans *le physis* de la création n'est pas intéressé à savoir pourquoi celle-ci prend naissance ou pourquoi elle meurt. Son intérêt, comme métalittérature implicite, est de comprendre en tout premier lieu la substance de la création (*ousia*), tout le reste étant secondaire. Mais, en voulant telle

chose dans le sens platonicien, le créateur sort de l'expression vive d'une expérience vive (qui est le véritable nom de la *poïesis*) et plonge dans l'expression morte d'une expérience morte, il devient contemplateur parce que lui, l'écrivain, n'est ni l'Univers, ni le Démiurge. C'est ainsi que le pauvre créateur n'est que sujet de mouvement, il est en *kinesis*, en *dynamis*, en *pathos*. L'écrivain ne peut être compris par un discours rationnel parce qu'il n'est pas identique à soi-même et il ne peut rester dans cette identité immuable pour l'éternité [Platon, *Timaios*, 27d]; c'est pourquoi il ne peut être épuisé d'un point de vue rationnel: n'ayant jamais été un être stable, il est devenir perpétuel. Il parle en étant maîtrisé par Chronos, le temps que lui, l'écrivain, tente de soumettre en le nommant. L'écriture, comme acte essentiel de la littérature, est héraclitienne. L'interprétation de l'écriture, qui tente elle aussi de nommer, avec plus ou moins de succès, est à son tour héraclitienne. L'éléatisme n'a de place que dans les résidus de la lecture, dans l'état réflexif suscité par la contemplation de l'œuvre d'art. L'éléatisme n'a de place ni dans la création de l'œuvre d'art (son écriture), ni dans sa re-création (par la lecture-interprétation). La création est dans *kynesis*, *dynamis* et *pathos*.

Telle est la voie que la littérature doit parcourir jusqu'à la conscience de soi comme métalittérature – explicite dans les théories du texte et implicite dans la création littéraire. Dans les années 60 cette voie avait été proclamée dans des textes à valeur de programme qui définissaient une nouvelle position de l'écrivain. Barthes a mis la création en dehors des limites définies par les genres classiques, en la situant dans le système référentiel du langage. Il s'agissait d'une refondation nécessaire en son temps. Mais aujourd'hui nous vivons de manière différente, comme je l'ai dit. L'écriture est un bien acquis,

* Maître de conférences, Faculté de Lettres, d'Histoire et de Théologie, Universitatea de Vest, Timișoara

tout comme le langage et la réception totalisante et intégratrice, mais en même temps, maintes choses ont changé. L'investigation obstinée de la démarche méthodologique a épuisé ses ressources dans un tas d'abstractions conceptuelles, quelques-unes éclairantes, d'autres seulement utiles, et d'autres d'une préciosité anatomophysiologique sans lendemain. La littérature se retrouve elle-même après la chasse de l'auteur, et après les ravages d'un biographisme herméneutique borné. Si le langage est perçu en dehors de son instrumentalité et/ou de sa beauté, il n'est pas moins vrai que la littérature, comme langage totalisant et intégrateur, redéfinit différemment son instrumentalité, par le truchement du métalittéraire ou de nouveaux choix thématiques. La théorie textuelle, comme dernière conséquence radicalisée à l'extrême d'une modernité insurrectionnelle, semble retourner inmanquablement vers la réalité hors du texte. Les études culturelles, centrées sur l'imaginaire et sa *poiétique* semblent être des réponses herméneutiques novatrices. L'alexandrinisme et l'investissement dans la beauté de la texture sont abandonnés en faveur du territoire aux marges assez imprécises et peu convaincantes de l'authenticité brute. Le

proletcultisme de jadis c'est la société de consommation d'aujourd'hui. L'érotisme mais aussi le sexisme, la pornographie, l'internet, et l'écriture rapide sur ordinateur, modifient profondément la littérature.

Dans la littérature autochtone d'après la révolution de 1989, on peut identifier un trajet semblable, dans une dynamique des idées et des attitudes qui va des certitudes ontologiques vers ce qu'on nommait une « ontologie faible ». Du radicalisme anticommuniste d'après la révolution à la revitalisation, souvent ironique, du même communisme, ce cheminement mesure la nécessité qu'à la société de se libérer de l'héritage de la culpabilité éthique de ceux qui ont vécu dans l'ancien régime et, d'autre part, de marquer une ligne de séparation, historique et/ou banalement biologique, des jeunes générations. En fin de compte, dans la Roumanie du XXI^e siècle, la littérature n'est plus grand-chose: de ce point de vue, nous avons rejoint l'Europe Occidentale. Nous sommes dans une crise de la lecture, de la création, des perspectives. Autant de chances pour l'avenir de la littérature parce que, en dernière instance, *littérature* est le meilleur nom que l'on peut trouver pour les perpétuels défis des crises identitaires.